

CAHIERS METANOÏA No 42

# 42

**1985**

revue trimestrielle

CAHIERS  
METANOÏA

Rédaction • Administration  
Marsanne, 26740 Sauzet  
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901  
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métañoïa

Le directeur de la publication :  
Emile GILLABERT

Imprimé en France 06-85

Imprimerie du Caennais  
J. GILBERT

Dépôt légal n° 06-85

# CAHIERS METANOÏA

## EDITORIAL

*LA CIRCONCISION EN ESPRIT*

p. 3

## ÉVANGILE SELON THOMAS

*LOGION 53*

p. 6

## COMMENTAIRE

p. 8

## RECHERCHES

*KABIR*

p. 11

*KABIR, LES SCRIBES ET LES PHARISIENS*

p. 12

*L'ÊTRE INSONDABLE*

p. 18

*SANS COMMENTAIRES...*

p. 19

*LA FASCINATION DU MONDE*

p. 21

## BIBLIOGRAPHIE

*LE TCH'AN*

p. 23

*ALEXANDRA DAVID-NEEL*

p. 26

*MONDE MÉCANIQUE, MONDE CHAMANIQUE*

p. 29

## MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

p. 32

## POÉSIES

p. 34

### Comment se procurer les Cahiers Métañoïas ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métañoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métañoïas : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- Cahiers 1975	150,00 F.
- Cahiers 1976	150,00 F.
- Cahiers 1977	150,00 F.
- Cahiers 1978	150,00 F.
- Cahiers 1979	150,00 F.
- Cahiers 1980	150,00 F.
- Cahiers 1981	150,00 F.
- Cahiers 1982	150,00 F.
- Cahiers 1983	150,00 F.
- Cahiers 1984	150,00 F.

### Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, contre 10 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Francis Berthoud

# ÉDITORIAL

Mais la circoncision véritable,  
en esprit, a trouvé un profit total.  
(log. 53)

## LA CIRCONCISION EN ESPRIT

*La circoncision est le signe de l'alliance de Yahvé avec son peuple. Yahvé dit à Abraham : « Voici mon alliance qui sera observée entre moi et vous, c'est-à-dire ta race après toi : que tous vos mâles soient circoncis. Vous ferez circoncire la chair de votre prépuce, et ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous. Quand ils auront huit jours, tous vos mâles seront circoncis, de génération en génération ». (Gn 17.10 - 12)*

*Le rite de la circoncision, accompli le 8<sup>me</sup> jour, est inscrit dans la chair comme un rappel à Yahvé de son alliance et au peuple de la Bible des obligations qui découlent de cette alliance. Il est ainsi le symbole de l'entrée du tout petit enfant dans une communauté en marche vers le salut.*

*Dans les premiers temps de l'Eglise chrétienne, la question fut âprement débattue de savoir s'il fallait que les frères venus du paganisme soient circoncis avant de déterminer que seul le baptême serait le signe nécessaire et suffisant de l'appartenance à l'Eglise.*

*A la question des disciples : « La circoncision est-elle utile ou non ? » (log. 53), Jésus donne une réponse qui révèle un niveau de conscience où les rites et les pratiques n'ont plus cours : « Si elle était utile, leur père les engendrerait circoncis de leur mère. Mais la circoncision véritable, en esprit, a trouvé un profit total ». Le plan des religions, qui est celui de Yahvé (« donnez à Dieu ce qui est à Dieu ») n'est pas celui de Jésus (« et ce qui est à moi, donnez-le » - log. 100). Le premier relève du monde physique - dont fait partie le baptême qui remplace la circoncision chez les chrétiens -, tandis que le second est propre au monde pneumatique. Chacun de nous a pu constater que, chaque fois qu'il est question de rites, de pratiques, de culte, d'ascèse, Jésus rappelle aussitôt que ce qui importe c'est de retrouver l'état antérieur aux conditionnements religieux, l'état de la petite enfance dans sa nudité originelle. Chez les Juifs, le tout petit enfant mâle, entrant dans la société religieuse juive, n'existait plus pour lui-même ; il accédait à un milieu qui le façonnait petit à petit en vue d'un destin collectif. Pour lui, l'aventure de Yahvé se substituait à l'aventure individuelle.*

En nous rapportant les clefs de la gnose occultées par les Juifs, Jésus opère un retournement radical d'une audace inouïe. Il est déroutant pour les disciples dont les questions témoignent de la force contraignante et omniprésente de la loi. Il invite non seulement à se libérer de la loi mais aussi du législateur : « Vous avez pour père le diable... Dès l'origine ce fut un homicide... (Jn 8.44) - Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel (Jn 6.32) - Tous ceux qui sont venus avant vous sont des voleurs et des pillards (Jn 10.8). » Peut-on imaginer procès plus gigantesque ? Seulement c'est un procès qui ne vise pas les personnes mais bien le mal qui les frappe. Il n'y avait d'autres moyens de s'affranchir de cet univers imaginaire que de revenir à l'état antérieur à l'aliénation, c'est-à-dire à la toute première enfance, celle d'avant l'intrusion de la loi :

L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas  
à interroger un tout petit enfant de sept jours  
au sujet du lieu de la Vie,  
et il vivra,  
parce que beaucoup de premiers se feront derniers,  
et ils seront Un (log. 4)

Si nous évoquons le contexte historique des logia, c'est pour mieux mesurer l'emprise du passé sur notre propre comportement, car nous sommes les héritiers du passé sur lequel a été greffé le christianisme. Or la personne dont il faut, dans la perspective gnostique, se libérer - et non sauver - est constituée par la mémoire et par les projections qu'elle a imaginées. Et les contraintes du passé les plus paralysantes sont celles qui ont le plus donné lieu à une fuite dans le devenir et l'aventure collective fortement orientée vers les fins dernières. Jésus s'est trouvé confronté à cette force la plus aliénante qui soit. Chacun de nous à son tour se trouve également confronté, à des variantes près qui pour être importantes n'en constituent pas moins une rupture avec le Réel, à un assujettissement de même nature ; chacun de nous a à s'en libérer.

Les logia nous montrent la voie et nous amènent à nous demander quelle est la situation de la femme dans le contexte légaliste juif. Les interminables purifications auxquelles la mère était astreinte (Lv 12.1-8) faisaient peser sur elle une culpabilité latente et la maintenaient dans une condition de subordination par rapport à l'homme. Force est de reconnaître que l'alliance entre Yahvé et son peuple est finalement une affaire d'hommes, une opération qui exclut la femme. Les servitudes qui lui sont imposées par l'homme sont révélatrices chez lui d'une sexualité mal assumée. Il est vrai que le baptême chrétien, qui assure le relais de la circoncision, ne fait pas la discrimination des sexes, ce qui ne veut pas dire cependant qu'il réhabilite réellement la femme, car la doctrine paulinienne continue de la maintenir dans un état de sujétion par rapport à l'homme, et, qui plus est, la rend responsable de la faute originelle : « Ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme... » (1 Tm 2.14).

Mais, parce que justement « il rend à Dieu ce qui est à Dieu », le gnostique ne peut croire à un état de péché qui, à la suite de la faute du premier couple, affecterait tout enfant à sa naissance. En nous invitant à retrouver l'innocence du tout petit, Jésus opère un redressement essentiel. En effet, pour le Maître, notre nature foncière, celle d'avant les conditionnements est la pureté même. - Le Tch'an, attestant par la bouche de Hui-Heng que notre nature est intrinsèquement bonne et que la libération consiste à retrouver notre visage originel, est tout à fait dans la ligne de l'Évangile selon Thomas - En conséquence, Jésus se devait de rétablir l'unité de ce que la loi avait différencié et opposé, en privilégiant le masculin au détriment du féminin.

Simon-Pierre est l'héritier et la victime de la misogynie inscrite dans la loi. Son intervention intempestive contre Mariam (log. 114) est révélatrice du fossé que la loi a creusé entre les deux sexes car la défiance agressive envers la femme est toujours la défiance agressive contre sa propre sexualité.

Les propos irascibles du disciple : « Que Mariam sorte de parmi nous, parce que les femmes ne sont pas dignes de la vie » suscitent de la part de Jésus une mise au point sans réplique : « Voici que je l'attirerai afin de la faire mâle, pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant, semblable à nous les mâles... ». Ajoutons que c'est à une autre femme, Salomé, que Jésus déclare : « ... Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière » (log. 61). Par ailleurs, dans l'Évangile des Égyptiens (dont le texte ne nous est connu que par quelques citations de Clément d'Alexandrie, texte qui ne doit pas être confondu avec l'Évangile du même nom faisant partie des traités gnostiques découverts à Nag Hammadi), on relève : « ... Comme Salomé s'informait pour savoir quand seraient connues les choses au sujet desquelles il fut interrogé, le Seigneur déclara : lorsque vous foulerez les vêtements de la honte, et lorsque les deux deviendront un, et le mâle avec la femelle, ni mâle ni femelle. » (Clém. d'Alex., Strom. III, 13, 92).

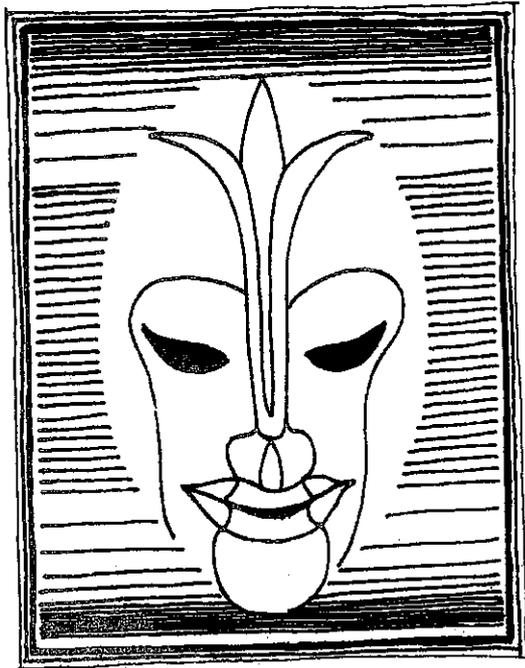
Jésus ramène au principe unique ce qui différencie, et souvent oppose, l'homme et la femme. L'un comme l'autre ne peut pas faire le deux Un tant qu'il n'a pas assumé sa propre sexualité et par là même accepté celle du sexe opposé.

Les défenses de la loi quelles qu'elles soient sont de l'ordre du mental, donc des conditionnements qui empêchent de voir « Celui qui est Vivant ». La circoncision de la chair établit les distinctions de race et de sexe ; elle opère au niveau physique.

La circoncision en esprit est la réunification de ce qui a été séparé. C'est l'androgynat de celui qui fait le deux Un, « le mâle et la femelle en un seul pour que le mâle ne se fasse pas mâle et que la femelle ne se fasse pas femelle » (log. 22) C'est le retour à l'origine, la résorption des images dans la lumière, notre ultime réalité. « Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi » (log. 77). Chez Jésus, la circoncision véritable est le passage du niveau psychique au niveau pneumatique, c'est pourquoi, au lieu d'être une mutilation, elle est total accomplissement. Qu'il le dise, c'est merveilleux, mais qu'il nous dise comment cette plénitude peut nous échoir (log. 108), autrement dit, comment abolir toute différence (log. 106), c'est peut-être plus merveilleux encore.

53

- 1 SES DISCIPLES LUI DIRENT :
- 2 LA CIRCONCISION EST-ELLE UTILE OU NON ?
- 3 IL LEUR DIT :
- 4 SI ELLE ÉTAIT UTILE ,
- 5 LEUR PÈRE LES ENGENDRERAIT CIRCONCIS DE LEUR MÈRE
- 6 MAIS LA CIRCONCISION VÉRITABLE , EN ESPRIT ,
- 7 A TROUVÉ UN PROFIT TOTAL .



# COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS



LOGION 53

Tradition oblige : par la circoncision, au huitième jour de son existence, le petit enfant mâle est accueilli en grande cérémonie au sein de la communauté religieuse juive. Ce rite sexuel, véritable rite de passage, marque, depuis Moïse, l'intégration physique et spirituelle de l'individu à la société.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'initiation est plus tardive chez les musulmans puisqu'elle se déroule au cours de la huitième ou même de la treizième année : tant il est vrai que les textes divins varient selon l'histoire et la géographie humains.

Jésus, interrogé à ce sujet par des disciples toujours soucieux d'efficacité, surtout en matière de rituel, récuse purement et simplement une pratique qui fait violence à la nature : «Si la circoncision était utile, dit-il en substance, les enfants viendraient au monde circoncis». On ne saurait être plus clair : les dits disciples ont dû en avoir le souffle également coupé. Et pour les achever, voilà que le maître parle d'une circoncision véritable, en esprit, efficace à cent pour cent celle-là ! «Que celui qui a des oreilles...».

Il s'agit bien là encore, par l'opération d'un véritable renversement des valeurs, de réaliser le passage d'un point de vue strictement personnel, c'est à dire emprisonné dans la gangue d'un mental étroitement conditionné, tournant follement sur lui-même comme un animal mis en cage, à un point de vue où auront éclaté toutes les limites que je croyais devoir m'imposer, par tradition, habitudes, peur, désir de sécurité ou pur instinct de conservation : il s'agit, ni plus ni moins, de réaliser une véritable désintégration de la personne à laquelle je m'identifiais. Opération nettement plus douloureuse, certes, et périlleuse que l'ablation d'un morceau de chair : mais le Royaume n'est-il pas à ce prix ? Et n'est-ce pas là le «profit total» dont nous parle Jésus ?

Mireille



Les disciples semblent en proie au doute : Jésus s'est montré si sévère lorsqu'ils l'ont interrogé sur la vie future (log. 51) ou les prophètes (log. 52) que cette fois, ils posent la question comme les enfants, suivie d'un «oui ou non» - «utile ou non ?». La réponse de Jésus claque, toujours aussi claire et nette, mais à deux niveaux : ce qu'il me semble important de voir de plus près. Chacun sait ce qu'est la circoncision, et surtout qu'elle est encore pratiquée aujourd'hui, pas seulement dans le Judaïsme... Est-elle utile ? C'est un précepte religieux ; mille choses ont été dites sur son origine, sa raison d'être. Carlo SUARES écrivait dans un de ses derniers ouvrages qu'elle devait favoriser l'éclosion et le libre épanouissement de la vie sexuelle... Utile donc ? Jésus répond catégoriquement non. La nature vous aurait façonnés ainsi, Messieurs, dans le ventre de votre mère, dès la procréation...

Permettez-moi, et veuillez m'en excuser, une remarque de nature philosophique, purement conceptuelle penserez-vous peut-être. Dans le débat sur la nature et la culture, qui a beaucoup agité les idéalistes français et allemands, de Hegel à Brunschvicg, Jésus prend partie pour la nature... C'est à dire une intelligence fondamentale et impersonnelle, de nature instinctuelle, dont on sait qu'elle semble obéir à des impératifs tels l'amélioration et la continuation des espèces par le choix des moyens, des formes les plus appropriés... Or la nature n'a pas jugé utile la circoncision de l'organe génital masculin : le pénis ! Jésus cependant ajoute : «la circoncision véritable, en esprit, a trouvé un profit total». Nous changeons complètement de registre. Voici l'esprit. Il y a un contre-sens à ne pas commettre, je crois, qui consisterait à confondre l'esprit et ce que Jésus appelle l'Esprit pur qui semble désigner la nature même du Royaume. L'esprit ici désignerait plutôt une activité gnoséologique, à l'intérieur de la conscience, mettons la connaissance duelle... Ce que Jésus, comme plus tard Nisargadatta, nous propose d'examiner et de rejeter. On voit mieux de quelle circoncision il s'agit si l'on n'a pas oublié que cette opération est une oblation, pardon une ablation. Mais Jésus a bien voulu signifier «oblation». Je n'aime pas le mot, mais bien évidemment Jésus a voulu montrer par cette image, une fois de plus, que la connaissance de soi est ce dépouillement, cette «désertification» qu'il propose dans d'autres logia. Quand vous êtes connus et que vous êtes connus, c'est que vous avez retranché l'image et trouvé la lumière. Pas de doute, «se connaître», c'est pratiquer des opérations chirurgicales, tailler à vif, ôter ces «vêtements de honte» dont le mental nous a affublés. Autorisez-moi une chute bien vulgaire mais je jure que je ne recommencerai plus : le «bout coupé» c'est le moi, bien sûr !!!

Raymond



Jésus ne veut pas être le garant des rites, des pratiques et de la morale. Son attitude envers la circoncision est la même qu'envers le sabbat (log. 27), le jeûne, la prière, l'aumône (log. 6, 14, 104...). Les cérémonies et l'ascèse sont des occasions d'affirmation personnelle et collective, d'auto-satisfaction, d'hypocrisie et d'orgueil.

Tant que je demeure dans un système de valeur, je dis : ceci est bien, celà est mal, je dois faire ceci ou celà, j'obéis à une religion, à un rituel.

Jésus m'invite à prendre conscience de tout cela, à dépasser ces concepts, non pas dans le sens d'une évolution et d'un affranchissement, mais dans le sens d'un retour à l'état qui a précédé les conditionnements, les entraves, l'opacité. La nature pourvoit à tout : je n'ai qu'à observer les plantes, les animaux, les petits enfants.

L'homme n'échappe pas à cette admirable programmation. Tout ce qui lui est nécessaire lui est pleinement dispensé. Seulement il intervient d'une façon intempestive, trouble l'ordre établi et s'éloigne de plus en plus de l'innocence première. Jésus me demande de revenir à ma nature originelle (log. 50) pour retrouver l'ordre préétabli. C'est cela la circoncision en esprit. Dans ce sens, au lieu d'être une mutilation, elle est une réalisation, au lieu d'affirmer l'ego, elle devient le signe de l'état sans ego, celui du gnostique.

Parlant du gnostique (gnani ou jnani en sanscrit), Nisargadatta compare son état à celui de l'embryon dans le sein de la mère : «Le gnostique étant un avec la nature, c'est à la nature elle-même, dont il est l'essence, de prendre soin de lui. Aucune personnalité n'est nécessaire, toutes choses s'organisent spontanément autour de lui» (Sois, p. 86, éd. Les deux Océans).

On ne trouve pas trace de ce logion dans les évangiles canoniques. En revanche, Saint Paul (Rm 2. 25-29) commente ce logion sans en indiquer la source : «Celui-là est juif, qui l'est au secret de lui-même, et sa circoncision est celle du cœur, celle qui relève de l'esprit, non de la lettre».

Comment ne pas évoquer, à l'occasion de ce commentaire, le poète Kabîr (Bénarès, XV<sup>me</sup> siècle) ? Il s'élève contre les sectateurs religieux qu'ils soient brahmanes et pandits hindous ou çadis et moulas musulmans.

A propos de la circoncision, il apostrophe le cadi :  
«Sûr de ton autorité, tu pratiques la circoncision ;  
Mais moi je ne suis pas d'accord, frère !  
Si Dieu voulait me circoncire,  
Ne pouvait-il le faire lui-même ?»

Cette dernière parole, si proche de celle de Jésus, peut réjouir ceux qui défendent la tradition suivant laquelle Thomas serait allé en Inde et y serait mort martyrisé. Elle renforce aussi la thèse qui veut que les soufis aient connu et perpétué l'enseignement de l'Évangile selon Thomas, car, bien qu'il soit difficile d'établir la filiation de Kabîr, ses poèmes sont d'inspiration nettement soufie.

# RECHERCHES

## Kabîr

*La gnose n'est ni d'une époque ni d'un lieu. A un certain degré de profondeur, l'homme à la recherche de son visage originel découvre l'unité en lui-même et rejoint par là-même ceux qui en d'autres lieux ou en d'autres temps ont fait la même démarche car leurs paroles ou leurs écrits attestent cette convergence dans l'expérience ultime.*

*Notre Association n'a pas d'autre raison d'être que de favoriser le partage d'un patrimoine commun sans aucune velléité de possession, ô paradoxe ! et de nous conforter dans nos échanges. «Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière». Or quelle joie plus grande que de voir dans ce que l'autre exprime cette lumière une et indivisible ! A ce niveau, le don et l'accueil sont l'expression de la gnose. Les obstacles fondent comme neige au soleil : plus de distance dans le temps et dans l'espace, plus de préjugés religieux, raciaux, culturels...*

*Kabîr, grand poète du XV<sup>me</sup> siècle, messenger de l'unité, est vivant devant nous comme si nous étions dans son échoppe de tisserand. Un Métañoïa français, Yves Moatty, de l'île de la Réunion, en contact avec un hindou de l'île Maurice, Leckhraj Bundhoo, partagent tous deux la même ferveur pour le grand Kabîr. M. Moatty nous dit que les indigènes de la Réunion entrent de plain-pied dans l'Évangile selon Thomas comme dans les poèmes de Kabîr. Vous trouverez ci-après un texte où M. Moatty rapproche Jésus de Kabîr. Quant à M. Bundhoo, il nous envoie des poèmes de Kabîr qu'il traduit directement de l'hindi. Nous en reproduisons deux à la suite du texte de M. Moatty dans le présent Cahier. D'autres suivront dans de prochains Cahiers. Jusqu'ici, l'œuvre de Kabîr était peu connue du public de langue française. Une édition : «Au Cabaret de l'amour» dans «Connaissance de l'Orient», Gallimard, 1959, offrait, traduites de l'hindi, un certain nombre de paroles de Kabîr. En outre, Tagore avait donné une traduction libre d'une centaine de poèmes de Kabîr chez Gallimard, 1936. La difficulté a toujours été de faire la part de ce qui est authentique de ce qu'on a mis dans la bouche du grand poète. C'est un peu comme si on nous demandait aujourd'hui de faire la part, dans les évangiles canoniques, de ce que Jésus a réellement dit de ce qu'on lui a fait dire. L'exégèse et l'histoire nous seraient d'un maigre secours. Seul un gnostique - pour reprendre une terminologie qui nous est désormais familière - est à même de discerner, dans ce qui a été récupéré par le psychique pour être inscrit dans un contexte dualiste, les éléments originels authentiques. Nos amis de l'île de la Réunion et de l'île Maurice nous semblent parfaitement préparés à recueillir le bon grain parmi l'ivraie dans l'œuvre de Kabîr. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude et de notre fraternelle solidarité.*

E. G.

## KABÎR, LES SCRIBES ET LES PHARISIENS

*Nous sommes tous fils de la même mère :  
Pourquoi sommes-nous si divisés, mes frères ?  
Nous sommes tous issus du même royaume  
Et nous avons tous débarqué sur la même rive.  
Lorsque nous arrivâmes à l'air libre,  
Chacun de nous devint si différent de l'autre  
Que nous en gardons encore la flétrissure.*

Le message de Kabîr, ce simple artisan comme Jésus, s'est toujours voulu celui d'un retour à l'unité originelle par derrière les apparences trompeuses de la multiplicité, par delà les barrières de préjugés aussi factices que tenaces : préjugés de castes, de races et de religions solidement enracinés dans cette Inde du XV<sup>me</sup> siècle, qui fut celle de l'humble tisserand de Bénarès. Message universel et combien courageux s'il en fût, si l'on se souvient qu'à cette époque l'Inde subissait de plein fouet le choc de la conquête musulmane, avec tout ce qui s'ensuivit de destructions et d'intolérance. « Votre orgueil racial est le fruit de l'illusion. Ne l'oubliez pas, car Hindous et Musulmans sont une seule et même famille ! »

Kabîr, élevé lui-même (sinon né, si du moins l'on en croit la légende qui en fait un enfant trouvé) au sein d'une pauvre famille de tisserands musulmans de Bénarès, refusa toute sa vie de se laisser enfermer dans le cadre rigide des dogmes religieux, quels qu'ils soient. N'accordant qu'une valeur toute relative aux rites et aux rituels, il vivait l'expérience d'un Dieu universel, unique et indivisible, d'un Dieu que rien ne peut définir et dont on peut seulement dire : *Il est ce qu'il est.*

S'il ne fût pas le premier, Kabîr reste le plus célèbre d'une longue lignée de mystiques qui tentèrent de réconcilier les hommes par delà le poids du fanatisme religieux et de les convaincre qu'en réalité ils adorent le même Dieu sous des noms différents. Kabîr, dit Dharamdas, est le gourou des Hindous et le pîr des Musulmans. Et comme lui Dâdû Dayâl s'exclame : *Ni les Hindous, ni les Turcs ne savent qu'en vérité Râma ou Allâh est la seule âme que, moi Dâdû, j'ai vue !*

Aujourd'hui encore on ne sait presque rien de la vie de Kabîr. On ne connaît exactement ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort. Était-il ou non marié ? Était-il Hindou ou Musulman ? Ce qui est sûr, c'est qu'il ne cessa de se heurter aux institutions établies et de combattre les partis pris tant des Hindous que des Musulmans. Il s'en prenait à tous les pontifes imbus de leur autorité et de leur science, plus intolérants et plus sectaires les uns que les autres car d'autant plus loin de cette vérité qu'ils ne l'ont pas vue. Le Coran comme les Védas ont vite fait de se figer dans des dogmes ou des corps de doctrines vides :

*Toutes les philosophies tentent de Me révéler*

Quand on connaît l'audace et le franc-parler du petit tisserand de Bénarès (*O Muezzin, pourquoi cries-tu si fort ? Crains-tu qu'Allâh soit sourd ; O pandit, tu fais comme les grenouilles dans l'eau du Gange*) on ne s'éton-

nera pas qu'il se soit, comme autrefois Jésus ou Al Hallaj, attiré représailles et persécutions. Mais il aurait à plusieurs reprises miraculeusement échappé à la mort :

*Dit Kabîr : je n'ai ni escorte ni compagnon,  
Où que j'aïlle, je n'ai qu'un protecteur : Râm.*

Cet acharnement des prêtres, tant Hindous que Musulmans d'ailleurs, pour une fois réconciliés, à vouloir la perte de Kabîr, se comprend par : *Tous sont égarés, nul s'est éveillé, Et ils n'ont pas compris le mystère de leur propre moi !* Constatation amère qui n'est pas sans analogie avec celle du logion 26 de l'Évangile selon Thomas : *Je les ai trouvés tous ivres !* Cet égarement, cette ivresse a rendu les hommes imperméables à la vérité : *Si la vérité parle en moi, l'homme est pris de colère !* Ne croirait-on pas entendre Thomas au logion 13 :

*Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites,  
Vous prendriez des pierres,  
Vous les jetteriez contre moi.*

L'une des causes de cet aveuglement, c'est d'abord l'orgueil de tous « les faiseurs de discours pieux », de tous ceux qui parlent à travers les traditions et les livres, aussi sacrés soient-ils, et non à partir de l'expérience directe de la réalité, de tous ceux qui veulent « accumuler » alors qu'il suffit simplement d'être « pauvre en esprit » :

*Au sommet de la montagne, se trouve le temple de Dieu  
Et le chemin qui y conduit, même pour la fourmi, est étroit.  
Et pourtant je vois des inconscients  
Qui chargent leurs buffles pour le voyage !*

Plus que l'accumulation des connaissances, c'est peut-être encore la multiplication des préceptes moraux et religieux, la fierté d'accomplir les rites « révélés », la satisfaction d'être pour les autres et pour soi-même le seul traducteur autorisé de la « loi » qui font que tous les « docteurs es religion » des « pharisiens » au mental bloqué dont la vie spirituelle se confond avec une adhésion mécanique à une forme vide : *De vos perfections, vous vous enorgueillissez à l'extrême.* Tout ce qui gonfle l'ego, même avec les meilleures intentions du monde, ne peut que détourner de Dieu, tant il est vrai que l'on ne peut « servir deux maîtres à la fois ».

*Toutes les œuvres, ils les font pour être remarqués par les hommes (Matthieu, XXIII, 5) ;*

*Prenez garde aux scribes ! Ils veulent marcher en habit, se faire saluer sur les marchés, avoir les premiers sièges dans les synagogues, les premières places dans les dîners, eux qui dévorent les maisons des veuves sous prétexte de longues prières (Marc, XII, 38).*

Entre le dogmatisme figé des mollahs et le ritualisme abusif des brâhmanes, Kabîr avait certes fort à faire. Plus une religion s'éloigne de sa source, dont le mystère est caché au plus profond de chaque être humain, plus elle sombre dans le formalisme, voire le fanatisme, plus elle devient prisonnière du mental qui se plaît à diviser et à contredire, à prendre parti et à interpréter : *Suis-je un partageur ? (Logion 72).*

Ce formalisme s'insinue jusque dans les plus petits détails de la vie quotidienne. Kabîr raille les innombrables prescriptions des brâhmanes concernant la pureté rituelle de la nourriture et des récipients ainsi que les précautions méticuleuses dont ils doivent s'entourer :

*Hé ! Pandit, fais bien attention à l'eau que tu bois !*

Un simple précepte d'hygiène devient vite pour les docteurs de la loi une règle obligatoire à ne pas transgresser :

*Les pharisiens et tous les juifs, s'ils ne se sont pas soigneusement lavé les mains, ne mangent pas, ils tiennent à la tradition des anciens, et quand ils reviennent du marché, ils ne mangent pas sans s'être aspergés, et il y a beaucoup d'autres choses auxquelles ils tiennent par tradition : immersion des coupes, des pots, des plats (Luc VII, 3, 4).*

Aucune tradition, aucune écriture - aussi saintes soient-elles - ne peuvent réveiller l'homme de son « ivresse » : *O Cadi, à quoi sert cette nouvelle exégèse ? Jour et nuit, tu prêches les masses quel que soit le sens qui t'apparaisse. L'étude ne rend pas apte à recevoir la révélation de l'Esprit. Or nul ne comprend la lettre, s'il ne comprend l'esprit :*

*A quoi sert de tant lire*

*Si on ne peut changer son cœur de pierre ?*

*A quoi sert de tant écrire*

*Si on ne peut dégrossir l'épaisseur de son esprit ?*

*O Kabîr, à quoi tout cela sert, je me demande,*

*Si, nulle part, on ne trouve trace du Soi Intérieur ?*

Fiers de leurs connaissances et imbus de leur autorité, justifiant tous leurs actes par la tradition, les prêtres en ont fini par se réserver l'usage de la religion. Prisonniers de l'exotérisme le plus étroit, ayant perdu la trace du chemin intérieur, ils voudraient en fermer l'accès à ceux qui, transcendant les préjugés de castes et de croyances, tenteraient de s'y engager pour vivre les plus hautes expériences mystiques (au sens initiatique de « mystères ») :

*Les pharisiens et les scribes*

*ont pris les clefs de la gnose*

*et ils les ont cachées.*

*Ils ne sont pas entrés,*

*et ceux qui voulaient entrer*

*ils ne les ont pas laissés faire. (Logion 39)*

Kabîr, pas plus que Jésus sans doute (dont Luc, IV, 16, nous dit qu'il entra dans la synagogue et se leva pour lire), ne rejetait totalement les livres. Ce qu'il voulait signifier c'est qu'un livre n'est qu'un moyen, une indication et qu'il arrive un stade sur la voie de la gnose où il faut « brûler tous les livres » aussi vénérables soient-ils car « si la lettre tue, l'Esprit vivifie ». Un mot, un concept ne peuvent au mieux que désigner de façon très imparfaite une réalité indéfinissable que le mental humain est incapable de concevoir et qu'il s'agit de vivre pleinement dans son expérience intérieure. Les concepts, les mots sont les aliments naturels du mental, mais lorsqu'il faut annihiler le mental, ils deviennent un obstacle à détruire :

*N'accuse pas de mensonge le Vêda et le Coran,*

*Le menteur est celui qui ne réfléchit pas !*

*Il en est qui prétendent avoir saisi le sens des Vêdas*

Les brâhmanes, comme les scribes et les pharisiens, étant du monde et vivant dans le monde, préoccupés avant tout des formes extérieures du rituel, leur principale source de subsistance (1), n'étaient plus du temps de Kabîr que des prêtres par naissance, que des êtres « établis en Brahman » (sens initial du terme brâhmane) : *Le brâhmane véritable, dit Kabîr, vise l'union avec l'Être Immense.*

*Et qui ne veulent pas croire l'expérience de ceux  
Qui disent que même les Védas ne sont que de vaines fictions  
Car comment l'Essence originelle de toute chose  
Pourrait-elle se réduire à la forme d'un mot ?*

Or ne sont-ce pas eux qui, au lieu de devenir les plus purs, se rangent maintenant parmi les êtres les plus dégradés ?

*Si quelqu'un d'autre vous touche, vous faites des ablutions,  
Dites-moi, qui donc est plus vil que vous ?*

Y a-t-il là la moindre différence avec les prêtres que stigmatisait Jésus ?

*Malheur à vous, scribes et pharisiens, comédiens qui vous faites pareils à des sépulcres blanchis ; de l'extérieur, ils sont bien, et l'intérieur est plein d'ossements de morts et de toute sorte d'impuretés (Matthieu XXIII, 27).*

*Pauvres d'eux, les pharisiens !*

*Ils ressemblent à un chien*

*couché dans la mangeoire des bœufs :*

*il ne mange*

*ni ne laisse les bœufs manger. (Logion 102)*

Les apparences extérieures, la naissance ou les connaissances superficielles deviennent l'unique justification du statut des « Gardiens du Livre », qui se croient les seuls habilités à parler au nom de Dieu. Or la plupart de leurs traditions et de leurs signes de reconnaissance sont d'origine purement humaine et ne peuvent, sans ridicule, être rattachés à une quelconque révélation divine. Ce n'est pas la marque extérieure qui peut révéler le « spirituel » (le « pneumatique », c'est la « révolution intérieure », (la « métanoïa »). Le cordon sacré et la circoncision font ainsi l'objet des sarcasmes de Kabîr :

*Pourquoi tant de bruit autour d'un cordon sacré que vous avez confectionné vous-même ? O Brâhmane, toi si fier de ta naissance, pourquoi entrer en ce monde par la même porte que les autres ? Ne pouvais-tu choisir un lieu moins souillé qu'une matrice ?*

*O Musulman, si ta mère était vraiment musulmane, pourquoi n'es-tu pas né circoncis ?*

*Le port du cordon sacré et la circoncision sont des coutumes d'origine humaine. Les seuls à l'ignorer sont les Hindous et les Musulmans.*

Là encore, ne croirait-on pas entendre les mêmes paroles qui avaient résonné quinze siècles plus tôt en Palestine :

*Vous annulez la parole de Dieu par votre tradition que vous vous êtes transmise (Marc VII, 13).*

*Ses disciples lui dirent :*

*la circoncision est-elle utile ou non ?*

*Il leur dit :*

*Si elle était utile,*

*leur père les engendrerait circoncis de leur mère.*

*Mais la circoncision véritable, en esprit,*

*a trouvé un profit total. (Logion 53)*

Le véritable spirituel, l'élu, le « monakhos » n'a que faire des rituels et des pratiques extérieures qui, ne pouvant provoquer aucun éveil intérieur, ne servent qu'à se faire piéger par le mental et à se donner bonne conscience. Kabîr n'hésite pas à s'attaquer aux traditions ancestrales et aux

croyances les plus vénérables des Hindous et des Musulmans :

*Pourquoi se baigner à Jagannâth,  
pourquoi se prosterner à la Mosquée ?  
Si tu laves ton corps sans purifier ton âme,  
tu es et resteras dans la dualité.  
M'étant baigné dans le Gange, je n'y ai rien trouvé d'autre que de l'eau ordinaire.*

*A quoi bon ces bains et ces ablutions :  
l'esprit est-il lavé de sa souillure ?  
Même le poisson qui vit dans l'eau  
ne peut se débarrasser de son odeur !  
Poissons, tortues et crocodiles ont mis bas dans la rivière,  
son eau est pleine de sang.*

Nous ferons appel, cette fois-ci, pour illustrer le parallélisme presque parfait existant entre Kabîr et Jésus, à un épisode très peu connu de la vie de ce dernier, tel du moins qu'il nous a été transmis par une feuille de parchemin découverte en 1905 : l'Oxyrhynchus-Papyrus 840. Ce récit nous retrace l'altercation de Jésus avec le prince des prêtres pharisiens sur le Parvis du Temple :

*Malheur à vous, aveugles qui ne voyez pas !  
Tu t'es lavé dans ces eaux déversées  
où il y a nuit et jour des chiens et des porcs,  
et après avoir pris un bain,  
tu as nettoyé cette peau du dehors, cette peau  
que les courtisanes et les joueuses de flûte, elles aussi  
oignent, lavent, nettoient et parent,  
pour exiter la convoitise des hommes,  
tandis qu'au-dedans elles sont remplies  
de scorpions et de toutes sortes de méchanceté.  
Pour moi (et mes disciples) que tu dis ne s'être pas baignés,  
nous nous sommes baignés dans l'eau vive  
qui vient (du Père).*

La Voie qui nous ramène à notre origine ne se trouve pas dans le monde extérieur. Le véritable voyage est le voyage intérieur. Le seul pèlerinage est celui de l'Absolu :

*Le voile de la Kaaba est dans le cœur des hommes.  
Fais de ton âme la Mecque et de ton corps la Qibla.  
Celui qui parle à l'intérieur, voilà le Maître Suprême.  
Aucun objet, aucune pratique extérieure ne sauraient nous être d'une aide  
quelconque sur ce chemin :  
Ce n'est pas le grain, ni le signe  
Que tu portes sur le front qui te délivreront.*

*Roulant de longues heures les grains de ton rosaire,  
Ton esprit a-t-il un seul instant cessé de s'agiter ?  
Laisse ton rosaire :  
Roule plutôt ton esprit !*

*Même s'il renonce à la Mâyâ extérieure  
L'homme ne peut abjurer son petit ego intérieur.  
Ecoutez-moi, anachorètes et renonçants :  
Qu'il est difficile d'extirper l'ego !*

Rien ne sert de mortifier son corps, si l'on ne peut contrôler son mental : *Les austérités qui mortifient la chair ne sauraient plaire au Seigneur.* Si le corps est le Temple de Dieu, pourquoi vouloir l'affaiblir ? Et ce n'est certes pas un jeûne occasionnel qui peut permettre de trouver la Voie : *L'amour de la vérité vaut toutes les austérités.*

*Le brâhmané garde vingt-quatre fois le jeûne du onzième jour (2)  
et le Cadi observe le Ramadân :*

*Il met de côté onze mois de l'année  
et cherche son salut dans le douzième !*

*Si l'on n'écoute que son égoïsme, de quelle utilité sont le jeûne et la prière ?  
Même les ascètes se sont égarés dans leur orgueil !*

*C'est à une déviation mentale du même genre que Jésus doit faire face : Celle  
des disciples qui croient que la venue du royaume dépend de la rigueur des  
observances extérieures. L'ego a désespérément besoin d'une « planche de  
salut » pour se sécuriser. Il lui faut à tout prix se raccrocher à une pratique de  
piété ou à une autre pour s'assurer une survie spatio-temporelle (son « salut »).*

*Dit Kabîr :*

*Tous, ils parlent d'y aller,  
Mais je ne sais où est leur Paradis !  
Ils ne connaissent pas le mystère de leur propre moi,  
Et ils font la description du Paradis !*

*Le « psychique » s'illusionne lui-même. Il veut absolument faire quelque  
chose alors que précisément il n'y a rien à faire. Et cette volonté de faire  
est un nouveau piège du mental qui cherche à s'affirmer jusqu'au bout et à  
exister indépendamment du Réel en se projetant constamment vers l'exté-  
rieur au lieu de retourner à sa source. Seul celui qui se dépouille de son ego  
voit ; seul celui qui accepte de se perdre en mourant à lui-même se trou-  
vera et se trouvant verra jaillir en lui cette vérité qui depuis toujours est là,  
éternellement présente :*

*Ses disciples l'interrogèrent et lui dirent :  
Veux-tu que nous jeûnions ?  
Comment prierons-nous ?  
Comment donnerons-nous l'aumône ?  
Et qu'observerons-nous en matière de nourriture ?  
Jésus dit :*

*Ne dites pas de mensonges  
et, ce que vous récusez, ne le faites pas,  
parce que tout est dévoilé à la face du ciel. (Logion 6)*

*Il faut jeûner au monde pour trouver le royaume intérieur et voir se dis-  
siper les voiles de l'illusion cosmique. Dit Kabîr :*

*Tes yeux à peine fermés au monde  
Le monde n'est plus qu'un théâtre d'ombres.*

Yves Moatty

(1) Madhuri nous en donne un exemple frappant et amusant dans son ouvrage « La Piste » : « un des Pandas l'appelle. Elle hésite pensant toujours qu'étant intouchable pour ces Hindous, ils peuvent se formaliser de certaines de ses actions. Puis comme il insiste, elle se laisse faire et il commence le rituel. Tout d'un coup en plein milieu, il s'arrête, se tourne vers elle, et dit « Kitna Rupia ? » (« Combien de roupies ? »). » Ne sont-ce pas les mêmes qui « dévorent les maisons des veuves sous prétexte de longues prières » ?

(2) Le onzième jour de la lune, ekâdasî, considéré comme particulièrement favorable par les hindous.

#### REFERENCES DES CITATIONS :

- Kabîr, *Au cabaret de l'amour*, trad. C. Vaudeville, Gallimard.
- Doorgesh Ramsewak :
  - Articles of faith ;
  - The Tisa Yantra of Sadguru Kabîr ;
  - Pearls of Wisdom.
- Shree Hoozôor Prakashmaninam Saheb, Sadguru Kabîr Saheb and his teachings, traduit de l'hindi en anglais par D. Ramsewak.
- J. Jeremias, *Les Paroles Inconnues de Jésus*, Cerf.
- Nouveau Testament, La Pléiade.
- *Evangile selon Thomas*, Metanoïa.

## L'ÊTRE INSONDABLE

Qui meurt ? Qui naît ?  
qui donc obtient le ciel ou l'enfer ?

Les cinq éléments sont issus de l'Inconnaissable,  
ensemble ils ont habité,  
Puis ils se sont séparés et l'être s'est résorbé dans l'Absolu,  
toute différence et tout désir étant abolis.

La jarre est dans l'eau, l'eau dans la jarre,  
au-dehors et au-dedans, rien que de l'eau,  
La jarre s'est brisée et l'eau s'est mêlée à l'eau :  
O Sages, dites-moi, quelle est donc cette Réalité ?

A l'origine, rien que l'espace, à la fin, rien que l'espace,  
au milieu, rien que l'espace, O frère,  
Dit Kabîr : qui donc est victime du karman ?  
Vaine est votre crainte !

Quand il n'y avait ni air ni eau,  
Alors, qui créa l'univers ?  
Alors il n'y avait ni bouton ni fleur,  
Alors il n'y avait ni sein, ni semence,

Alors il n'y avait ni science, ni Véda,  
Alors il n'y avait ni parole, ni saveur,  
Alors il n'y avait ni corps, ni âme,  
Ni terre, ni ciel !

Alors, il n'y avait ni Guru, ni disciple,  
Ni Accessible, ni Inaccessible, ni deux Chemins !

Comment décrire la nature de l'Inconnaissable,  
qui n'a ni village ni demeure ?  
Celui qui apparaît à la fois comme Qualifié et Non-qualifié,  
Comment L'appellerais-je ?

Poèmes de Kabîr, traduits de l'hindi par Leekhrâj Bundhoo  
et Charlotte Vandeville, "Au cabaret de l'Amom"

## SANS COMMENTAIRES...

### Extrait de «JE SUIS» de Nisargadatta

*Q : Si vous êtes au-delà des mots, de quoi allons-nous parler ? Métaphysiquement parlant, ce que vous dites tient debout, je n'y vois pas de contradictions internes. Mais dans vos paroles je n'ai rien à me mettre sous la dent. C'est tellement au-delà de mes besoins les plus pressants. Quand je vous demande du pain, vous me donnez des joyaux. Ils sont beaux, sans aucun doute, mais j'ai faim...*

*M : Mais non, je vous donne exactement ce dont vous avez besoin - l'éveil. Vous n'avez pas faim et vous n'avez pas besoin de pain. Ce qu'il vous faut, c'est l'arrêt, le lâcher-prise, le dégagement. Ce que vous croyez vous être nécessaire n'est pas ce dont vous avez besoin. Votre vraie nécessité, je la connais, vous non. Vous avez besoin de retrouver l'état dans lequel je suis - votre état naturel. Tout ce à quoi vous pouvez penser d'autre n'est qu'illusion et obstacle. Croyez-moi, rien ne vous est nécessaire, sauf d'être ce que vous êtes. Vous croyez augmenter de valeur par l'acquisition. Vous êtes l'or qui s'imagine qu'une addition de cuivre l'améliorerait. Elimination et purification, la renonciation à tout ce qui vous est étranger est suffisante. Tout le reste n'est que vanité.*

*Q : C'est plus facile à dire qu'à faire... Bien sûr, sans le mental, il n'y aurait pas de problèmes. Mais le mental est là - parfaitement tangible.*

*M : C'est le mental qui vous dit que le mental est là. Ne vous laissez pas égarer. Tous ces arguments sans fin au sujet du mental sont de son fait, en vue de sa propre protection, de sa continuation, de son expansion. C'est le refus catégorique de tenir compte des circonvolutions et des convulsions du mental qui vous portera hors de lui.*

*Q : Je suis un humble chercheur alors que vous êtes la Réalité Suprême. Le chercheur s'approche du Suprême pour être éveillé - que fait le Suprême ?*

*M : Ecoutez ce que je ne fais que vous redire et ne vous en éloignez pas. Pensez-y tout le temps et ne pensez à rien d'autre. Etant parvenu à ce point, abandonnez toute pensée, non seulement du monde, mais également de vous-même. Demeurez au-delà de toute pensée, dans le silence de la pure Présence impersonnelle. Ce n'est pas un progrès parce que ce à quoi vous parvenez est déjà là, en vous, et vous attend.*

\*\*\*

On nous reproche parfois nos commentaires : ici, nous dirons simplement au lecteur : comment recevez-vous ce texte ?

R.O.

## SANS COMMENTAIRES...

### Extrait de «DIALOGUE AU-DELA DE LA CONTEMPLATION», un des premiers textes du Tch'an

*Question : - Un homme qui n'a pas réalisé le principe, peut-il enseigner la vérité et éveiller d'autres hommes ?*

*Réponse : - Non, c'est impossible. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas dégagé sa vue. Comment pourrait-il rendre la vue à autrui ?*

*Question : - S'il utilise toutes ses ressources intellectuelles et toutes sortes de moyens, pourquoi ne pourrait-il pas éveiller des gens ?*

*Réponse : - La réalisation du principe de la Voie peut être dite « la sagesse en action », tandis que l'absence de réalisation sera dite « l'ignorance en action ». Pourquoi ? Parce que l'absence de réalisation ne fait que renforcer la misère de quelqu'un.*

*Question : - Il se peut qu'éveiller quelqu'un selon le principe lui soit impossible. Mais comment ne serait-il pas de l'intérêt des autres êtres d'être éduqués à la pratique des dix actions vertueuses ou des cinq préceptes, pour prendre facilement place dans les vies, quelles soient humaines ou célestes.*

*Réponse : - Non seulement il n'y a aucun avantage du point de vue du principe ultime, mais cela entraîne deux inconvénients : faire chuter soi-même et les autres. Par chuter soi-même, j'entends s'empêcher d'atteindre la Voie. Par faire chuter les autres, je l'entends maintenir les autres dans le cycle de la vie et de la mort dans les six régions d'existence.*

\*\*\*

*Question : - Je m'étonne qu'une personne qui pratique sincèrement la Voie demeure inconnue. Pourquoi ne la découvre-t-on pas ?*

*Réponse : - Les purs joyaux sont hors de portée des miséreux ; une personne authentique est hors la connaissance des imposteurs.*

avec l'aimable autorisation de la revue Zen, « La falaise verte », animée par Maître Taikan Jyōji.

## LA FASCINATION DU MONDE

La question fondamentale est : quelle est la racine de la conscience, que se trouve-t-il en deçà de la conscience ? Je constate le Deux ; je constate que j'en suis responsable, mettons, et je constate aussi que Deux est toujours souffrance. Que faire pour (re)trouver l'Un : telle est la question. Comment me guérir de l'appréhension dualiste de moi-même et du monde. Vous devez faire cela : les mots ici ne servent plus de rien ou induisent toujours en erreur. La bonne démarche conduit à se rendre compte que l'introspection n'échappe pas au point de vue qui capte l'image la plus attrayante possible. Elle est rivée là pour toujours. C'est la fascination paralysante : un envoûtement ! Au contraire, la réflexion gnostique recherche la lumière « où elle est engendrée d'elle-même ». Elle accomplit pour cela une sorte de transpercée des apparences : elle crève l'écran où se reflètent les images de l'ego et des objets, elle franchit l'espace où règne la loi de la séparation. La réflexion gnostique en quête de sa lumière est un processus unifiant, critique d'abord, purificateur ensuite, et qui agit comme une délivrance.

Pourtant il est bien vrai que, dans notre existence, le monde apparaît premièrement avec une évidence de solidité indiscutable. Il paraît hostile. L'est-il ? Cette question est un abîme que vous devez franchir. Il apparaît comme une entité qu'il faut « vaincre ». Ce sentiment est si fort et si communément partagé que Jésus, souvent, ne prend pas la peine de le dénoncer. La « conquête » du monde : Jésus l'évoque dans des situations différentes... Après tout, c'est la raison d'être de la personne, du « grand personnage ». Les choses deviennent sérieuses quand Jésus s'adresse à « celui qui a connu le monde ». Il s'est fait riche, il s'est fait roi... Et « il a trouvé un cadavre... » La déception n'est pas mince, et celui qui est capable de l'éprouver comme telle, lucidement, celui-ci, « le monde n'est pas digne de lui... » Jésus suppose que celui qui aura pleinement éprouvé le monde, c'est à dire une relation avec soi-même dominée par l'alternance morbide de la convoitise et du dégoût, pourra également s'en détacher d'un coup et (re)trouver son état naturel. Jésus lui conseille de « jeûner au monde » parce que la dualité est toujours là : il faut donc maîtriser cet appétit destructeur de soi-même et du monde, se guérir de l'ivresse du désir. Jésus développe une éthique du courage qu'on trouve également chez Krishnamurti et Nisargadatta : il ne manque pas de pillards toujours prêts à vous ravir à vous-mêmes, à vous expulser du Royaume, à vous aliéner votre nature propre. Si vous avez compris qu'ils sont tous issus de votre mental, vous savez où monter la garde. On peut appeler cette vigilance, méditation. Et moi, je vous dis qu'elle a aussi le goût du bonheur. Évitez néanmoins de choisir l'austérité sans comprendre : apprenez tout sur le contenu de vos expériences et sachez discerner ce qui, à l'intérieur de cette conscience, exalte ou ternit l'éclat du soleil que vous êtes toujours. « Celui qui se trouve lui-même » découvre une immensité sans limites dont les images sensibles du monde matériel ne forment qu'une toute petite partie. Ce monde ne disparaît pas à vos yeux, mais vos yeux exercés à « mesurer » l'immense ont cerné et rejeté la facilité du monde conçu par la

personne. Là il peut arriver qu'un arbre vous en apprenne plus qu'un homme, si vous perdez par un instant de fusion en sa lumière, le sentiment exacerbé de la rivalité qui vous opposait à l'autre, au différent.

L'obsession du monde est si vieille, si profondément implantée dans la mémoire inconsciente de l'humanité ! Réflexes de peur, habitudes du conflit, jalousies, volonté de paraître. On vous a lié les mains. Qui ? Voyez plutôt comment vous-même resserrez ces nœuds et les consolidez en n'examinant pas de quoi ils sont faits. Il y a un propos étonnant dans le «Sois» de Nisargadatta qui rejoint tout à fait le log. 53 de la circoncision. «Le vide doit être créé, les concepts doivent être abandonnés et c'est *le jeûne de l'esprit* (je souligne) qui prépare la venue de l'inconnu.» (p. 213) Pour faire «des yeux un œil», voir «l'extérieur comme l'intérieur», il faut (re)trouver ce qui a précédé la passion du dualisme, l'origine de la manifestation. Et parce que ce n'est pas une histoire, c'est quelque chose qui est déjà là, il suffit d'évincer la conception erronée d'un tout composé d'un moi et du monde pour que prenne place l'éternel Tout du Royaume qui est la manifestation d'Un seul. C'est au-delà des mots, en-deçà de la conscience : Vérité néanmoins plus près de vous que votre jugulaire. A ceux qui ont tant goûté à l'intensité de cette fascination du monde, et qui redoutent le «néant» impersonnel du Royaume - car c'est bien ainsi que l'ego se le «représente» - je ne rappellerai pas encore combien cette fascination a le goût amer de la peur, je dirai que le Royaume est rempli aussi d'une intensité de fascination provoquée par la multiplicité des images de moi-même et que c'est une richesse qui ne se divise pas par le partage. Cette nouvelle fascination ne serait que délectation de l'Un qui se savoure Lui-même dans l'infinie variété de ses vis-à-vis amoureux. Dans l'Editorial du précédent Cahier, il était écrit : «Il faut l'éprouver soi-même». Et «les mots manquent pour le dire...» ce Cahier s'achève par une évocation du silence. La même conclusion s'impose : puissiez-vous connaître ce silence où est enfoui l'impérissable.

R. Oillet



# BIBLIOGRAPHIE

TCH'AN (ZEN) collec. HERMES n°4, Nouvelle série, 450 pages, 185 F. Editions Les Deux Océans, Paris, 1985.

Plus la recherche se poursuit dans la voie de la gnose, plus rares sont les livres qui favorisent une quête exigeante et lucide, comme aussi plus rares sont les êtres dont les échanges stimulent et confortent. Mais lorsque l'occasion se produit, elle a un goût de plénitude qui n'a pas de prix. C'est bien cette qualité si précieuse qui se révèle d'emblée à la lecture du livre *Tch'an* de la collection Hermès dont le jeune éditeur courageux qui anime la maison «Les Deux Océans» a entrepris la réédition. En réalité, pour cet ouvrage, on ne peut à proprement parler de réédition ou de réimpression, tant les apports nouveaux sont nombreux et importants par rapport à l'édition du même nom de 1970. C'est plutôt d'une refonte qu'il s'agit comportant des études nouvelles et surtout des textes encore inédits en français de grands maîtres du Tch'an.

Jusqu'ici, les ouvrages sur le Tch'an - et même celui de la collection Hermès, éd. 1970 - avaient tendance à considérer que Hui-neng (677-744) était le vrai Patriarche fondateur du Tch'an en même temps que le maître de la méthode dite abrupte. A part Bodhidharma, le premier Patriarche, qui, venant de l'Inde, introduisit en Chine vers 500 l'enseignement du Bouddha, les Patriarches de la Lignée traditionnelle de la transmission du Tch'an qui précédèrent Hui-neng étaient pratiquement passés sous silence.

La nouvelle édition a le mérite de montrer la filiation, souvent trop méconnue, entre le Bouddhisme indien et le Tch'an. Que celui-ci ait imprimé au Bouddhisme sa marque est une constatation qui relève de l'évidence, ce qui ne signifie pas qu'il faille par ailleurs ignorer l'influence taoïste sur le Tch'an. Cependant le taoïsme n'a pas empêché les Chinois d'assimiler les traits essentiels du Bouddhisme et c'est cet aspect du Tch'an trop minimisé que l'ouvrage, par des études et des textes essentiels met en relief. Ainsi, un premier chapitre inédit intitulé «*Racines dans le Bouddhisme indien*», fait ressortir les traits fondamentaux communs à la fois au Bouddhisme et à l'école chinoise. On sait que le trait caractéristique du Tch'an est la primauté absolue accordée à l'expérience ultime et au moyen le plus rapide pour y parvenir. Mais le Bouddha, avant l'école chinoise, avait mis l'accent sur cette priorité en rejetant tous les systèmes doctrinaux, toutes les Ecritures qui prévalaient de son temps ainsi que tous les rituels. C'est au cours d'une expérience personnelle qu'il avait découvert les causes de l'esclavage douloureux de la personne et la possibilité d'y mettre fin. Son enseignement écarte la spéculation et les concepts pour ne retenir que l'expérience du réel ; il montre le chemin de l'Éveil et rien d'autre.

Tout en mettant l'accent sur les méthodes pratiques, le Tch'an s'en tint, comme le Bouddhisme, à l'expérience abrupte, au besoin paradoxale et déconcertante. C'est un des mérites du nouvel ouvrage, et non des moindres, que d'avoir mis l'accent sur une filiation qui avait été trop ignorée jusqu'ici et d'avoir illustré celle-ci de textes éloquentes qui ont pour auteurs des Patriarches inconnus ou peu connus.

L'ouvrage commence par donner le plus célèbre des textes succincts qui sont attribués à Bodhidharma, texte où il expose les deux façons principales d'accéder à l'Eveil, la première relevant de l'intuition du «Principe suprême» et la seconde résultant de la pratique.

Un apport important du livre est constitué par les traités de Tao-sin (580 - 651), quatrième Patriarche. L'œuvre est constituée de propos et d'entretiens recueillis par les disciples. L'essentiel du bouddhisme retenu par Bodhidharma s'y trouve, à savoir que chaque être éveillé ou non est de la nature de Bouddha. La contemplation de Bouddha produit une paix et une transparence soudaines, où disparaît le support de la pensée. Cela a été exprimé ainsi : «Il n'y a pas d'autre Bouddha que l'Esprit, pas d'autre Esprit que le Bouddha» ; tel est l'état d'Eveil ; encore faut-il travailler à le rendre permanent par une attention sans objet à la Présence pure.

Bien que NIEOU-T'EOU FA-JONG (594 - 657) ne fasse pas partie de la lignée traditionnelle de la transmission du Tch'an, son enseignement revêt une importance de tout premier plan, non seulement parce qu'il est pour nous inédit mais en raison du retentissement de son œuvre.

L'histoire raconte que Tao-sin avait déjà fait de Hong-jen le cinquième Patriarche lorsqu'il rencontra Nieou-t'eu. C'est pourquoi celui-ci serait devenu le premier Patriarche d'une branche collatérale du Tch'an. Peu importe l'histoire, c'est l'œuvre qui nous intéresse et celle de Nicou-t'eu et de son école est dans le droit fil de l'enseignement du Bouddha. Nous lisons dans «Extinction de la contemplation» : «Penser, c'est donner existence au mental. Donner existence au mental, c'est tourner le dos à la Voie. Si l'on ne pense pas (wou-nien), l'on est sans mental (wou-sin). Sans mental, l'on demeure dans la Voie véritable» ; et plus loin : «Etre sans mental, c'est être vide d'objet. Le vide d'objet correspond à la nature vierge, laquelle n'est autre que la grande Voie» (Afin de privilégier le mot esprit, pneuma, nous avons remplacé dans la citation le mot esprit par mental).

Il est pour le moins frappant de constater que Nieou-t'eu, né un demi-siècle avant Hui-neng, met déjà, comme le grand Patriarche du Tch'an, l'accent sur la nature vierge ou nature intrinsèquement pure. D'autres aspects de l'enseignement de l'école de Nieou-t'eu révèlent que nous sommes déjà à cette époque dans la grande période du Tch'an. Si besoin était, un autre texte attribué également à Nieou-t'eu achèverait de nous en convaincre ; il s'agit de «l'inscription sur l'Esprit» ou Sin-ming, attribué également à Néou-t'eu (à ne pas confondre avec le Sin sin ming que nous avons publié dans les cahiers Métanoïa 36 et 37. Précisons que ce dernier attribué naguère au troisième Patriarche, Seng-ts'an (v. 606) est maintenant considéré comme ayant été composé au 8<sup>me</sup> siècle).

Le Sin-ming est un long poème d'environ 50 strophes de 4 vers qui se veut, comme le Sin sin ming, une approche de la non-dualité. La notion essentielle présente tout au long du texte est «la non production de toutes choses». Il s'agit du thème fondamental du Grand Véhicule : puisqu'il y a non production, il n'existe ni sujet ni objet. C'est la méthode abrupte, celle qui rejoint la Gnose de l'Évangile selon Thomas ou des entretiens de Nisargadatta ; elle invite à plonger dans le Vide qui est notre nature originelle et à nous reposer dans cet état naturel et sans effort. Dès le premier vers, nous sommes fixés :

*La nature de l'esprit est de tout temps non-née.  
A la voir et connaître, pourquoi donc s'épuiser ?  
Puisqu'il n'existe rien, de toute éternité,  
D'ignorance de pratique, qui donc peut parler ?*

.....  
*Qu'un seul brin d'inertie touche l'esprit unifié  
Et toutes les choses en sont à jamais obstruées.  
Tout vient et disparaît, tout naturellement,  
Pourquoi se perdre ainsi dans une vaine poursuite ?*

Un seul brin d'inertie et les images nous empêchent d'être passants. L'Eveillé « n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer ».

Trois grands Patriarches, parmi d'autres, ont préconisé la voie directe de « la pénétration intuitive du Principe suprême » : Bodhidharma, Taosin et Hui-neng. Mais les deux premiers Patriarches, tout en révélant avec discrétion la voie intuitive directe à de rares adeptes, ne négligent pas de proposer aux moins doués des pratiques où interviennent la conduite, les postures, le souffle..., tandis que l'enseignement de Hui-neng ne porte que sur l'actualisation de notre nature de Bouddha sans recours aucun à des pratiques accessoires. Ainsi, tandis que la tradition d'une voie directe était là depuis Bodhidharma, ce n'est qu'à partir de Hui-neng que le Tch'an s'engagea dans la voie abrupte que le grand Patriarche appelle « la vision dans sa nature propre », laquelle est intrinsèquement pure. Cette vision intuitive demande un retournement qui libère de la conscience ordinaire. Celle-ci se maintient dans et par le devenir, alors que le nivarna est suppression du devenir. La vision qui en est la caractéristique est l'actualisation de notre nature de Bouddha.

Que l'Eveil puisse se produire sans des préparations de toutes sortes sur lesquelles insistent tant d'écoles, le Patriarche en était la preuve vivante et c'est ce qu'il a vécu qu'il désire communiquer, mais il ne peut le partager qu'avec des êtres de « racine supérieure », car il importe de ne pas les faire traîner dans les méandres des gens peu doués. Le lecteur des Cahiers ne pourra pas ne pas être frappé par la ressemblance évidente, malgré les décalages de temps et les différences d'expression, entre les paroles de Hui-neng, celles de Jésus et celles de Nisargadatta. Avec ces phares de l'humanité, nous sommes tout de suite au cœur de la suprême Réalité.

Les successeurs de Hui-neng continueront d'enseigner l'illumination soudaine sans toujours réussir à maintenir la pureté de la ligne du grand Patriarche. Le livre Tch'an donne, en plus des extraits de l'édition 1970, de nouveaux textes extrêmement précieux, qui montrent comment le Tch'an s'est intégré dans la civilisation japonaise. Mais il faut rendre hommage à Marinette Bruno et à ses collaborateurs de leur souci constant de ne pas faire perdre de vue la source qui remonte au Bouddha et l'âge d'or à Hui-neng et son époque. Aujourd'hui, il reste au Japon une école qui se réclame de Lin-tsi (Rinzai) et une autre (Soto) issue de deux maîtres du IX<sup>me</sup> siècle.

Quoi qu'il en soit, le Réel ultime est hors de toute définition et de tout nom, sans âge et sans frontière. Notre gratitude va spontanément aux artisans de cet ouvrage exceptionnel tout entier empreint d'une ferveur communicative.

Emile Gillibert

CHALON (Jean) - «LE LUMINEUX DESTIN» d'Alexandra David NEEL ; Paris, Perrin, 1985.

Le titre choisi évoque très heureusement la marche vers la lumière de cette femme exceptionnelle entre tous les chercheurs de l'Absolu.

La fascination qu'elle exerce dans tous les milieux culturels ne date certainement pas d'aujourd'hui : Alexandra David Néel connaissait la célébrité dès l'aube du 20<sup>me</sup> siècle - une célébrité à facettes étant donné la diversité de ses dons. Une première biographie lui fut consacrée par Jacques Brosse (1) à qui l'auteur du présent ouvrage ne manque pas de rendre hommage dans sa posteface. Les deux biographes ont pu bénéficier de témoignages précieux et de documents inédits grâce à la collaboration de Marie-Madeleine Peyronnet, fidèle secrétaire d'Alexandra et gardienne de la Fondation A. David Néel, à Digne (2). Les documents inédits ne cessent d'ailleurs de fournir des aliments à la curiosité des lecteurs (3).

Les deux biographies sont complémentaires et celle de Jacques Brosse n'a rien perdu de son actualité. Le sous-titre met l'accent sur ce qui est à nos yeux l'essentiel : la prodigieuse activité de cette «aventurière au service de l'esprit». Adeptes du Zen, Jacques Brosse doit à la pratique de cette discipline (4) une connaissance en profondeur du Bouddhisme rigoureux qui a inspiré, à travers maintes péripéties et errances en apparence paradoxales sinon incohérentes, celle qui fut qualifiée par un Maître authentique de «Lampe de sagesse» et qui a pu mener de front la pratique la plus sévère et l'érudition orientaliste.

Dès l'enfance elle se singularise par sa haine du mensonge. Celle qui écrira dans l'une de ses premières œuvres : «J'en demande trop ! Est-ce trop exiger que de vouloir que l'on mette en pratique ce que l'on prêche?» Cette enfant déjà révoltée écrit dans l'un de ses carnets : «Les grandes personnes mentent toujours !». Une tendance à la «marginalité» apparaît dans le comportement de cette gamine... du 19<sup>me</sup> siècle qui après avoir exploré à cinq ans le Bois de Vincennes cherchera en Angleterre et en Italie les aventures que le climat familial entre une mère «bigote» et un père calviniste ne saurait lui permettre. Jacques Brosse signale dans la lointaine ascendance de son père une tendance marquée à la contestation, qu'il s'agisse d'Albigeois, de protestants ou de... révolutionnaires. Par ailleurs, le catholicisme étroit de Mme David ne pourra faire de cette incorrigible «fugueuse» avant la lettre qu'une irréductible opposante. «L'obéissance, c'est la mort, écrit cette jeune fille affamée d'indépendance, chaque instant dans lequel l'homme se soumet à une volonté étrangère est un instant retranché de sa vie».

Jacques Brosse a toujours le souci de préciser le contexte humain dans lequel se situent les errances de la «Lampe de sagesse», notamment dans cette Inde qui lui est pourtant bien chère mais où elle porte un regard lucide et sans complaisance sur les conflits religieux dont elle pressent la dramatique aggravation. Il y a toujours chez elle une étroite alliance entre la raison et la ferveur... son premier biographe ne manque pas de suivre le fil d'Ariane qui, à travers la diversité des croyances, guide cette fidèle sur les pas de Bouddha».

Au second biographe, Jean Chalon, on doit une synthèse à la fois très documentée et très vivante de nature à intéresser ceux-là même qui sont étrangers aux «spiritualités» d'Extrême-Orient.

Pas plus que l'ouvrage de Jacques Brosse cette biographie n'est une

«hagiographie». Le bouddhisme est avant tout un «art de vivre» d'où l'humour n'est jamais absent. C'est justement une des qualités majeures d'Alexandra. Ce précieux «atout» suppose une liberté d'esprit, un pouvoir d'ironie dont la voyageuse témoigne sans s'épargner elle-même.

Mais Alexandra David Néel a d'autres «armes» que cet humour qui, à travers vents et marées, servira ses aspirations profondes et ce sont de curieux «atouts». Quand elle demandera à sa fidèle compagne ce qu'elle dira d'elle, M.M. Peyronnet répondra sans sourciller : «Je dirai que vous étiez une intelligence extraordinaire parce que c'est vrai... Je dirai encore qu'Alexandra David Néel était un océan d'égoïsme et un Himalaya de despotisme».

Qu'on nous permette une parenthèse : cette répartie a évoqué pour nous une causerie d'un autre bouddhiste, le Tibétain Chogyam Trungpa qui parle lui aussi avec humour de la «fumure de la Bodhi», entendant par là les défauts majeurs qui servent d'engrais à la connaissance supérieure, soit, pour Alexandra, l'orgueil et l'égoïsme qui lui permettent de supporter l'impermanence et la souffrance de ce monde... Mais cette orgueilleuse reconnaît avec l'humilité vraie le néant de la personne : «Nous ne sommes que des moments»...

Moments de doute, moments d'erreurs, contradictions existentielles... Dans le climat quelque peu faisandé de la Belle époque, Alexandra mène une curieuse existence. Se souvient-elle encore du coup de foudre qu'elle a éprouvé en présence du Grand Bouddha du Musée Guimet, le vrai maître à qui elle consacra un ouvrage notoire ? Elle est connue, comme son grand ami Elisée Reclus pour ses tendances anarchistes et féministes. Elle joue avec aisance de ses dons de chanteuse lyrique. Mais après avoir préconisé et sans doute pratiqué l'union libre, elle se laisse piéger dans le mariage et se livre à l'occasion à des scènes de ménage... Ce ne sont là que des «moments»... Elle demeure fidèle au grand précepte :

«Soyez à vous-même votre propre lumière,

«Soyez à vous-même votre propre refuge...»

C'est sans doute à cette période frivole qu'elle songe lorsqu'avec une lucidité amère elle déplore sa vie «émiettée, gâchée par des chemins qui n'étaient pas ceux de mon libre choix».

«C'est à partir de quarante ans que tout commence» a dit un jour Jean Prévost. Et c'est à quarante-trois ans qu'un tournant décisif vers des chemins difficiles va permettre à Alexandra d'assouvir enfin sa nostalgie profonde avec l'accord de Philippe Néel qui sera, sans jamais la comprendre, son mari attentif, son conseiller dévoué et... son banquier... Le pôle d'attraction, le paradis rêvé, c'est le Tibet quasiment inaccessible.

On suivra avec passion dans la biographie de Jean Chalon cette épopée odysseenne soigneusement datée avec ses détours, contours et retours, avec les souvenirs d'aventures dramatiques et la moisson d'ouvrages érudits qu'elle en rapportera.

Si tous les grands enseignements d'Extrême-Orient la sollicitent, si elle tient à vivre le Vedanta en Inde et le Taoïsme en Chine, si elle assume la tâche écrasante de traduire et de publier les grands textes sacrés de la Gnose éternelle, elle veut avant tout s'accomplir. L'essentiel, c'est sa rencontre en 1914 avec le Gomchen de Lachen qui la juge, d'entrée de jeu, digne de diffuser son enseignement :

«As-tu le pied assez sûr pour l'escalade ? Es-tu assez audacieux pour regarder en face n'importe quel danger ? Assez large pour écarter les

illusions ? As-tu surmonté l'attachement à la vie et te sens-tu capable d'allumer en toi-même la lampe qui doit éclairer ta route ? ».

A ce questionnaire, elle peut répondre fièrement oui et se soumettre aux dures épreuves imposées au disciple.

C'est cette année-là que la « grande guerre », éclatant dans son pays, vient confirmer ses vues sur ce monde de fous : « De pauvres pantins, d'absurdes marionnettes, c'est là ce que sont les plus grands d'entre les hommes » ou encore « C'est une bien affreuse chose que cette cage à écureuils dans laquelle tournent les êtres aveuglés par l'illusion qu'ils vont peut-être quelque part, font quelque chose, sont quelque chose... Tout l'effort des penseurs de l'Inde est dirigé en sens inverse de ce désir de vivre, vers le repos, la paix inébranlable, l'éveil succédant à l'agitation du cauchemar ».

Libre aux « touristes spirituels » d'apprécier les « exploits » de l'« aventurière » : la déroute du tigre affamé dans la jungle népalaise devant l'impassible méditante, les divertissements parapsychologiques ou encore la traversée d'une Chine en proie aux horreurs d'une guerre civile et étrangère, le tour de force de l'entrée à Lhasa sous un déguisement, le dialogue avec le 13<sup>me</sup> Dalai-Lama... ce qui compte c'est ce contact profond avec le Réel, la rencontre d'un Maître authentique, l'embauche du second ange gardien, le Lama Yongden, sorte de Bodhistava, qui 14 ans a accepté de la suivre et mourra auprès d'elle.

L'essentiel de la quête d'Alexandra était désormais acquis. Demeurerait cependant chez cette « fugueuse » qui, au fond, n'a jamais fui que ce que René Guénon appelait « la vie ordinaire », le goût du voyage et l'effroi du définitif : « Je n'aime pas que demain ressemble à aujourd'hui et la route ne me semble captivante que si j'ignore le but où elle me conduit »...

Elle atteindra son centenaire à Digne où la Fondation conserve avec un Musée et de précieuses archives, le souvenir de cette aventurière du sacré. Elle y reçut des visiteurs royaux, des personnalités notoires, des écrivains comme le gnostique Laurence Durrell.

La gnose éternelle, bouddhisme compris, est une doctrine dure. La réserve farouche d'Alexandra David-Néel, son insistance à se proclamer peu émotive pourrait nous égarer sur ses qualités humaines. Il faut croire son troisième ange gardien, Marie-Madeleine Peyronnet qui a fort bien compris les facettes de cette personnalité unique, et qui oriente les visiteurs vers le monumental « Journal de voyage » (5) - « On y verra, dit-elle, qu'Alexandra, fière et orgueilleuse, autoritaire et énergique, stoïcienne au plus haut degré a été aussi capable d'aimer et de souffrir ».

Très nuancée, écrite avec beaucoup de sensibilité, éclairée de citations pertinentes, l'étude de Jean Chalon est d'une lecture très attachante. On ne saurait s'étonner du succès qu'elle rencontre auprès de tous les publics.

Paule Salvan

(1) BROSSE (Jacques) - Alexandra David-Néel. L'aventure et la spiritualité. Paris, Retz, 1978.

(2) PEYRONNET (Marie-Madeleine) - Dix ans avec Alexandra David-Néel. Paris, Plon, 1973.

(3) DAVID-NEEL Alexandra - Voyages et aventures de l'esprit (Question de n° 60, 1985).

(4) BROSSE (Jacques) - Satori. Paris, R. Laffont, 1976.

(5) DAVID-NEEL (Alexandra) - Journal de voyage. Lettres à mon mari. Paris, Plon, 2 vol.

## MONDE MECANIQUE, MONDE CHAMANIQUE

F. CAPRA : Le temps du Changement (Science-société-nouvelle culture), Rocher, 1983.

R. LINSSSEN : L'homme transfini, Courrier du Livre, 1984.

R. SHELDRAKE : Une nouvelle science de la vie, Rocher, 1985.

M. CAZENAVE et div. La synchronicité, l'âme et la science : existe-t-il un ordre a-causal ? Poiesis/Payot.

K. WHITE : Une apocalypse tranquille. Grasset, 1985.

Ces livres, ou un de ces livres, peuvent être lus, non pas parce qu'ils apporteront au Gnostique une aide dans sa recherche mais des éléments d'appréciation utiles dans la mise en question de la pseudo-objectivité du monde et la critique de la culture qui en est issue. Comme l'indique le titre proposé à ces réflexions suivant quelques lectures, le sujet est double. D'une part, constater que le monde de la modernité est un monde chamanique tout en sachant qu'il échappe aux normes du mental, et qu'il ne correspond donc en rien aux descriptions qu'en ont tenté les ethnologues de ce siècle. C'est là direction choisie par un WHITE, explorateur intrépide de ce monde et des littératures qui y donnent accès. Mais la question abordée est surtout la suivante : si le dualisme a enfanté la science moderne, disons que le concept cartésien et ses implications jusqu'aux premières théories d'EINSTEIN et la définition du paradoxe d'EPR sur lequel nous allons revenir ; la Métaphysique, qui est la théorie de l'expérience unitive, peut-elle se trouver confortée voire prouvée par la Physique nucléaire, les nouvelles conceptions holistiques prévalant dans les sciences humaines ou les médecines écologiques ?

Dans les deux Cahiers qui ont précédé celui-ci, j'ai tenté d'établir ce qui rendait différentes Métaphysique et Gnose. Je préciserai encore que la Métaphysique se tient toute dans les limites du mental, mental purifié et transparent à la réalité... mais mental tout de même alors que la Gnose, si nous l'appréhendons souvent par les termes d'un certain discours, qui peut d'ailleurs n'être pas « philosophique », est au moins par un « bout » enraciné dans le non-mental. Si bien que c'est la Gnose qui détient la preuve absolue de la Métaphysique, et non l'inverse. En d'autres termes encore, on peut dire que la Métaphysique détient la Vérité, valeur du discours, tandis que la Gnose s'apparente à la Réalité vivante, quoiqu'appréhendée par un témoin en situation. La Gnose est indépendante de son environnement culturel, ou plutôt : quel qu'il soit, elle doit le dépasser. Par contre, la Métaphysique, ce « doigt tendu vers la lune » peut se corriger, perfectionner ses concepts grâce à toutes les expériences intellectuelles réalisées près d'elle - ce « près » restant à définir - Mais l'on sent bien la proximité toute naturelle de la Métaphysique et d'une science vraiment scientifique, prête à s'attaquer à tous les préjugés et à toutes les données d'une expérience ordinaire, fût-elle servie par des instruments très sophistiqués, mais les instruments sont toujours dans la dépendance du mental qui les crée et les manipule ! Les auteurs que nous signalons sont soit des savants, soit des vulgarisateurs scientifiques de haut niveau - et un poète - qui nous démontrent cette convergence de la science contemporaine et de la Métaphysique. Sont-ils d'abord métaphysiciens qui s'ignorent, ce qui les aurait rendus meilleurs scientifiques, ou la science nouvelle les a-t-elle portés vers la Métaphysique ? Ce qui est sûr, c'est qu'ils offrent des moyens pour libérer les intelligences de la vision mécaniste du monde.

CAPRA, LINSENN, SHELDRAKE pour la Biologie, racontent la science du passé, à quelles impasses elle est parvenue, et la science du présent, qui promet un avenir différent. CAPRA, en brochant un tableau du monde contemporain, parle également en sociologue, en économiste, pas seulement en physicien. Car le concept mécaniste est responsable de déséquilibres à l'échelle individuelle autant que planétaire : conscience malheureuse, corps malade, contrastes économiques (gaspillage/pénurie) si violents que le spectre de la guerre semble présent partout, prêt à tout dévorer. CAPRA se livre à une analyse très fouillée du concept mécaniste, poursuivant l'œuvre entreprise dans le « Tao de la Physique »... Il montre comment les premières expériences d'un GALILÉE et d'un BACON ont préfiguré la conception analytique et géométrique que DESCARTES et NEWTON ont fait triompher. La vision organiciste, naturelle chez les Païens comme on le disait alors, est remplacée par la vision mécaniste qui envisage le fonctionnement de l'homme et du monde comme celui d'une pendule ou d'une machine à vapeur : vision qui culmine dans le déterminisme laplacien où la connaissance absolue est envisagée aussi sommairement que celle d'un mécanisme de montre. L'invention des « briques » de matière par NEWTON, de la « res extensa » et de la « res cogitans » par DESCARTES fixent le préjugé de la responsabilité absolue des phénomènes uniquement reliés par le jeu de la causalité locale, chaque partie déterminant le tout. Cette histoire n'est évidemment pas aussi schématique mais on peut prétendre sans se tromper que les pires errements de la modernité sont issus de cette erreur de perception du monde. CAPRA, LINSENN, reconnaissent tous deux avec une belle unanimité que c'est la théorie quantique, formulée en partie par le jeune EINSTEIN, mais aussi par PLANCK, BOHR, SCHRODINGER, PAULI, qui va tout remettre en question. C'est même un renversement de tendance qui fait écrire à CAPRA : « En Physique classique, les propriétés et le comportement des parties déterminaient celles du tout, la situation est inversée en Physique quantique : c'est le tout qui détermine le comportement des parties. »... « L'univers n'est plus considéré comme une machine formée de multiples objets, mais qui doit être décrit comme un tout invisible, dynamique, dont les parties sont essentiellement des relations et ne peuvent être comprises que comme modèles d'un processus cosmique. » (Le Temps du Changement p. 68). La perception du monde change, de perspective : elle passe du point de vue personnel, ou individualiste, au point de vue holistique, écologique... J'en arrive au fameux paradoxe formulé par EINSTEIN, PODOLSKI et ROSEN (E.P.R.). C'est une expérience en grande partie imaginée par EINSTEIN qui avait été effrayé par la ruine soudaine des vieilles notions classiques. En résumé, cette expérience prévoit qu'une particule ne peut agir instantanément sur une autre particule à très grande distance, aucun signal, d'après EINSTEIN, ne pouvant se déplacer à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Or le physicien BELL établit que cette relation pouvait exister, précisément par la mise en évidence d'un champ d'influences au niveau global, total, comme si le monde était un tout indivisible. Contrairement à ce que d'aucuns imaginent encore, l'introduction des hypothèses probabilisantes ne correspond pas à l'irruption d'un hasard aveugle, mais seulement à la découverte que les événements atomiques ne sont pas produits par des causes locales (exit la théorie mécaniste) mais qu'ils sont probablement dépendant de « champs » beaucoup plus vastes.

Ce qui nous conduit aux plus récentes hypothèses de la Physique contemporaine, notamment à celle de BOHM, ami de KRISHNA-MURTI, qui développe l'idée d'une « implication » générale de tous les phénomènes à l'intérieur d'un champ unique qui ne serait ni matériel, ni spirituel au sens cartésien habituellement réservé à ces termes, mais transcendant comme cette Réalité que la Métaphysique nous montre du doigt... Réalité hors de portée de la désignation verbale, conceptuelle, mais qui, pour être expérimentée, exige néanmoins une structure matérielle. Le Suprême, dit Nisargadatta, est au-delà... ou en-deçà... mais en tant que témoin, et donc pourvu d'un « organe humain », je peux en faire l'expérience, hors des limites du connu, sans que puisse être décrit ce qui « n'est pas simplement une expérience » (J.S. 389). N'oublions pas non plus que c'est la promesse même du log. 2. Il est évidemment nécessaire de reconnaître que l'exploration abyssale de la « matière » n'en est pas encore arrivée à son dernier mot, et que les hypothèses qui viennent d'être évoquées, comme les expériences qui les soutiennent peuvent toujours être révoquées par de nouvelles découvertes. En biologie, l'urgence de bousculer les conceptions matérialistes étant aussi pressante, compte tenu de vastes « problèmes irrésolus », SHELDRAKE, disciple de POPPER et ECCLES également cités par LINSINN, propose plusieurs hypothèses qu'il qualifie lui-même de métaphysiques. Pour tenter d'expliquer les énigmes de la morphogenèse, de l'héritage des instincts ou des comportements, il a également recours à l'hypothèse d'un « champ » de causalité « formative » obéissant à des impulsions non localisables qu'il renonce à désigner de manière plus précise. SHELDRAKE sait bien que le matérialisme classique pourrait tout aussi bien se transformer en adoptant ces nouveaux concepts, sans rupture épistémologique avec son passé, mais est-ce vraiment possible ? Aussi sa préférence va-t-elle à l'hypothèse affirmant l'« efficacité causale du soi conscient et l'existence d'une hiérarchie d'actions créatives immanentes à la nature, ainsi que la réalité d'une source transcendante de l'univers » (Une nouvelle science de la vie p. 223). Mêmes hypothèses pour finir chez les auteurs réunis par M. CAZENAVE, REEVES, l'astronome bien connu, Ph. SOLIE, K. PRIBRAM... L'hypothèse d'un monde a-causal, telle qu'elle se reflète dans la théorie jungienne de la synchronicité, envisage un monde qui ne serait plus aux dimensions mentales, du temps et de la causalité linéaire. Encore fallait-il développer un discours scientifique cohérent qui se délivre lui-même des œillères responsables de l'imagination séparative.

Avec WHITE, nous revenons au parcours de Gnose pure, à ce voyage sans tracé au travers du monde blanc de l'expérience non-mentale. On a beaucoup reproché à WHITE de nous proposer un véritable catalogue de citations, sans fil conducteur personnel. Voyez-vous ça... WHITE invente la culture à l'usage du « passant » gnostique et la dissémination de ses références est vraiment impressionnante. C'est qu'il n'y a pas de lieu pour fixer ou définir une poétique du vide, de la libération, de l'au-delà par-delà... Alors sur son sentier, nous trouvons, avec l'inévitable THOREAU, James JOYCE, BASHO, BARTHES, Dylan THOMAS, WATTS et DESHIMARU, SCHLEGEL qui initia le premier Romantisme allemand, et bien d'autres, et des rencontres qui ne font pas toujours plaisir, comme DERRIDA plus fossoyeur que rénovateur... Le grand mérite de WHITE est d'insister sur la valeur exclusivement métaphysique, orientée en Métaphysique, de la culture. Une culture : recherches et essais individuels, échange avec les Maîtres du présent ou du passé, émulations intellectuelles de tous ordres, qui ne serait orientée par la Connaissance, ne vaudrait pas même le prix du papier à jeter au panier.

Avec WHITE donc, le monde chamanique de relations magiques entre le moi et l'universel apparaît vraiment comme la grande symphonie de la Création, le Chant éternel et infini d'Un Seul. WHITE se situe au-delà des espoirs suscités par les nouvelles sciences : il est dans une culture entièrement renouvelée. Et force est de constater que nous devons à des formes d'art, des expériences communautaires ou individuelles authentiquement gnostiques, c'est-à-dire complètement libérées du vieux concept personnel d'auto-limitation au corps-mental, des lendemains plus harmonieux qu'aujourd'hui. Nous le savons : «demain» laisse le Gnostique indifférent. Cette indifférence à l'Histoire, cependant, permettra la réalisation d'une Histoire différente, une nouvelle floraison de la Vie. L'aventure humaine, mentale, à la croisée de chemins si fortement contrastés, appelait ces longues remarques d'après ces longues lectures...

R.O.

## MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME.

Qui me sépare de Toi  
si ce n'est moi ?  
Là où je ne suis pas  
TU ES  
Là où  
TU ES JE SUIS  
Le monde retourne au monde  
Le je retourne au je  
L'Être ne retourne pas  
Je commence où Tu finis  
je finis où Tu commences  
Là où nous sommes là est l'Amour  
Mais là où le là n'est plus  
là est le silence  
du  
silence

A.

Tu as peur de perdre tes atours  
dans cette plongée  
où disparaissent les reliefs  
tu joues à t'attarder  
à te fourvoyer dans le dédale des projections  
comme si tu pouvais concilier  
la nostalgie de l'appel  
avec la fantaisie des détours

Demain est intolérable à l'amant  
comment cueillir son sourire  
si tu ne lâches pas tout tout de suite ?  
il te veut sur-le-champ  
dans la nudité de l'instant  
dans la pureté du premier jour  
dans la spontanéité du premier geste

Crains-tu la démesure ?  
alors garde ta petite mesure  
la vision n'échoit  
qu'au mendieur de lumière  
au-delà du seuil plus de seuil  
l'or est partout à la ronde

#### A Râm

Je suis mort à vos yeux  
si au moins vous me mettiez à mort  
je me sentirais votre victime  
j'aurais qualité pour parler d'un assassin  
si adorable fût-il  
perpétrant le meurtre de ma personne  
mais tout se passe comme si  
en me retirant d'un jeu  
dont la vanité n'affecte que moi  
je clarifiais une situation  
qui n'étais trouble qu'à mes yeux  
vous êtes bien l'Unique  
de qui je puisse accepter  
de mettre la clef sous la porte  
avant de répondre  
à l'appel du désert

E.G.

# POÉSIES

partout la couleur  
souffrance de  
la lumière brisée

si je respire encore  
c'est par la volonté  
d'une lointaine ancolie

viendra le temps où  
je ne pourrai franchir  
les touffes de serpolet

signe de l'univers  
elle se pavane dans  
l'éclat sombre des miroirs  
la mort j'ignore ce que c'est

en moi se tait  
sans yeux et sans bouche  
une intouchable  
insouciante jeunesse à  
la non-source où rien  
ne souffre de la  
floraison des agonies

partout la couleur  
belle comme si  
je n'étais pas là

Manoune

Solitaire  
en espace bleu  
l'envers  
de la terre  
à l'endroit  
des cieux  
rêvant les figures  
de mon pas de deux  
je prends mon essor  
à l'envol  
des sources  
et respire  
au rythme  
du cœur  
silencieux

### COMPTINE DE PARTOUT ET NULLE PART

Dans les grands espaces  
espaces mouvants  
la ronde des masques  
va  
se déroulant

Dans le grand vent d'ombres  
vent d'ombres du temps  
la ronde des masques  
va  
tourbillonnant

Dans le grand silence  
silence vivant  
la ronde des masques  
n'est plus  
qu'un point blanc

Mireille

O Rose du Secret  
Il embaume à vos silences  
l'Amour

guerrier de l'âme as-tu reçu  
le lait de la tendresse ?  
tu es plus qu'homme et femme unis

tu es vivante réponse  
ton verbe apure la durée  
parmi les peuples du temps

fleurisse ton Secret  
O Rose de l'amour !

Yves Masselot



le miroitement extrême des vagues  
que reflète le grand silence de tes yeux  
fille au bord de la mer  
le vent du désir attise ta chevelure qui s'élance  
parmi les rêves  
les lumières de l'orient sans retour

pourquoi te dissimuler  
ce secret qui est toi-même

Yves Moatty